

La renaissance de Louisbourg

Pierre Mayrand

Numéro 46, printemps 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

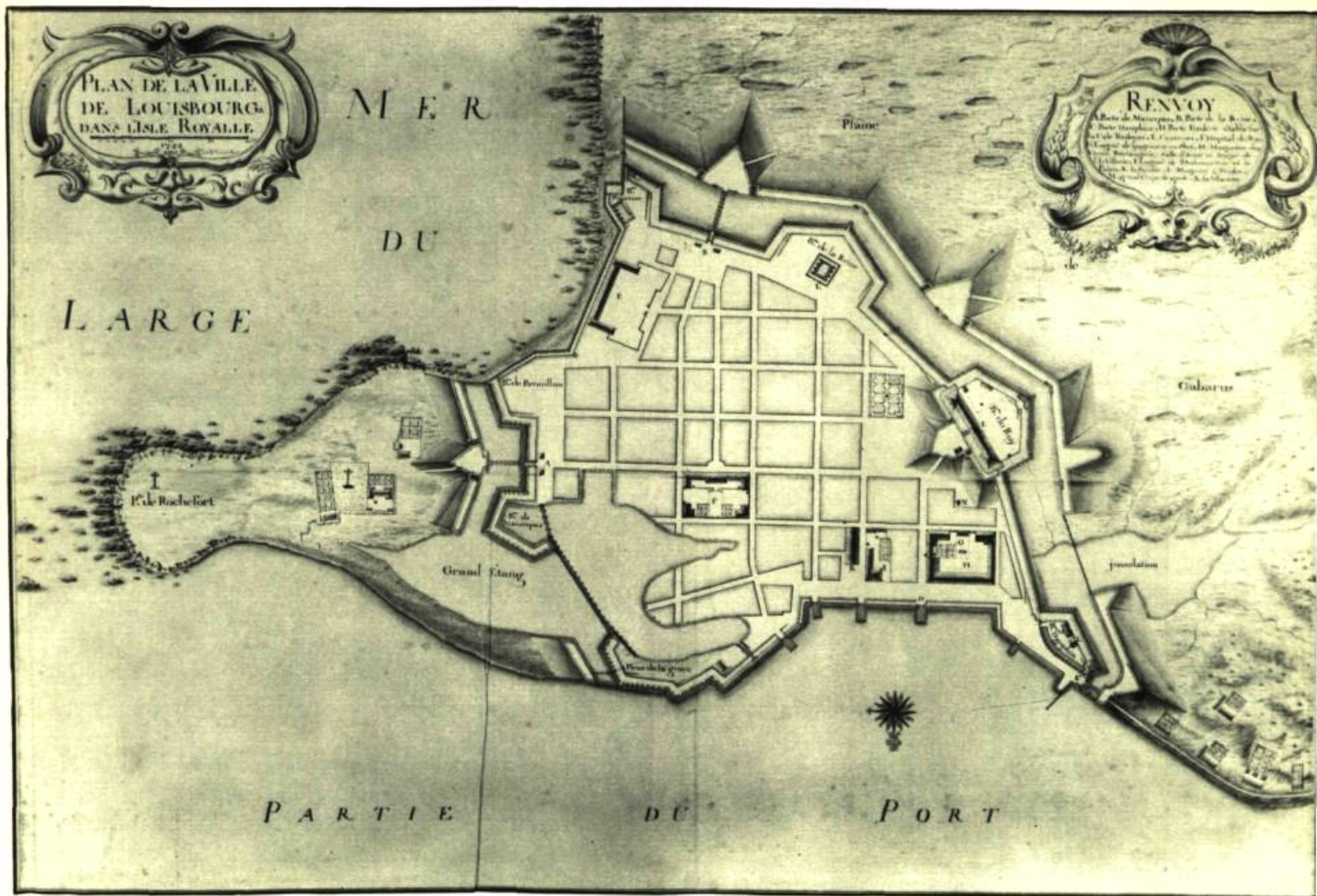
0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

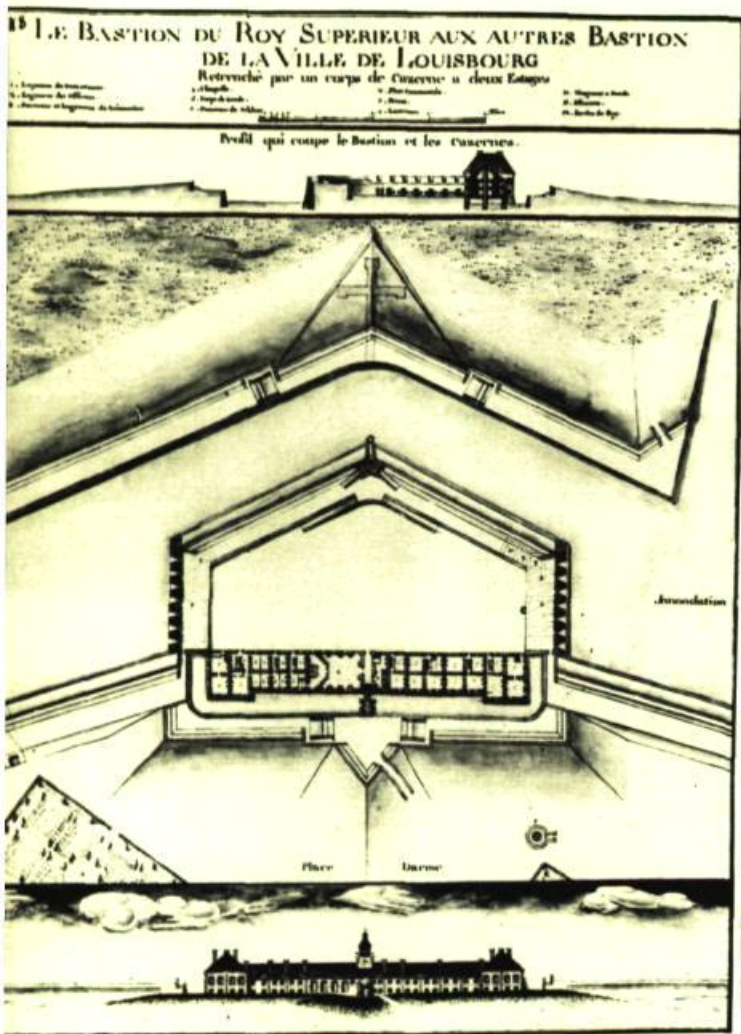
Mayrand, P. (1967). La renaissance de Louisbourg. *Vie des arts*, (46), 32–35.



LA RENAISSANCE DE LOUISBOURG

En 1724, l'ingénieur en chef, Verrier, pouvait rassurer le roi, en lui écrivant: "Le Roy peut compter avoir la plus forte place de l'Amérique" (1). Devenue, en un demi-siècle d'existence, la capitale florissante et redoutée de l'île Royale, Louisbourg fut rasée en 1760 sur les ordres de Pitt. Fondée en 1714 pour répondre à la perte de Terre-Neuve et de l'Acadie, sanctionnée par le traité d'Utrecht, elle atteignit plus de 5 000 habitants; elle reçut une des plus belles parures de monuments que l'Amérique ait connue et la plus parfaite ceinture de fortifications, comparable à celles de Québec et de La Nouvelle-Orléans. Capitale de la morue, comptoir des îles et du Canada, jalosée de sa grande rivale, Boston, sa construction devait coûter au Trésor royal plus de quatre millions de livres. Cet effort gigantesque allait, cependant, se solder par une ruine totale et l'oubli. Considérée comme "l'entrepôt et le boulevard de Québec, dont la chute entraînerait indubitablement la perte de tout le Canada et de la Louisiane" (2), sa défaite, en 1758, marquera effectivement le prélude de la conquête du Canada.

La forteresse sommeillera pendant deux siècles sous les débris et la mousse, jusqu'à ce qu'elle soit retenue comme site historique, en 1928, et comme parc national, en 1940. Sa reconstruction partielle fut décidée en 1960, afin de pallier à l'abandon du bassin houiller et de renouveler l'intérêt touristique de la région. Dès lors, une équipe nombreuse d'historiens, d'archéologues, d'architectes, d'ingénieurs, et d'ouvriers fut mobilisée, une petite ville de bungalows et d'ateliers, caractéristique des grandes entreprises, naquit, et l'aire de l'ancienne forteresse devint un chantier actif où l'on fouillera un bourbier continuellement détrempé: les restes célèbres des gouverneurs seront exhumés et acheminés dans les laboratoires, des objets d'art innombrables, tels que vaisselle, poterie, médailles, seront mis au jour, le trésor du *Chameau*, estimé à sept cent mille dollars, sera arraché à l'océan, enfin, des murs feront leur apparition dans le soleil glauque du Cap Breton, dont on a dit que "les brumes sont plus épaisses qu'à Paris". Lorsqu'en 1719 ordre fut donné de commencer la construction de la forteresse, bien qu'on reconnût



unanimement la valeur de ces "projets immenses", de cette "belle et magnifique idée" (3), certains n'en estimaient pas moins "que c'était vouloir forcer la nature que de penser à y construire le moindre des ouvrages projetés" (4). La gageure fut tenue et les restaurateurs modernes ont à renouveler partiellement cet exploit. La ville, ancien Havre-aux-Anglais, fut colonisée par un petit groupe de réfugiés de Plaisance, grossi par quelques Acadiens. Elle se déplaça progressivement du fond de la baie, où elle s'était d'abord établie, vers la presqu'île, où de Verville (a), qui avait la réputation d'habile ingénieur, envoyé à l'île Royale en 1717 pour y former les plans d'une future ville, décida d'établir la principale forteresse, de préférence au Port Toulouse et au Port Dauphin. Le roi se dira "très satisfait du travail et des vues" (5), mais les travaux connaîtront des atermoiements dus à la difficulté de s'entendre avec un entrepreneur, de recruter des ouvriers spécialisés et de se procurer certains matériaux. En 1719, alors que le petit Louis XV visite l'Académie, et que de Cotte célèbre la grandeur de l'art architectural, Sa Majesté ordonne enfin que "l'on se conforme aux plans et projets, et que l'on travaille à fortifier ce port avec toute la solidité convenable" (6) bien qu'on "ne doive pas regarder Louisbourg comme une ville en Europe" (7), et engage les habitants "à venir bâtir dans l'enceinte des fortifications" (8). La ville offrait alors le spectacle d'un amas de mauvaises cabanes en pieux et en colombage, recouvertes d'écorce et de mousse, disposées d'un façon anarchique.

La pause de la première pierre, au Bastion du Roy, le 29 mai 1720, donna lieu à une cérémonie au cours de laquelle on mit des médailles dans les fondations pour "éterniser la mémoire du Roy" (9). Les académiciens de Valincourt et de Boze en fixèrent le sujet et l'inscription (10), et de Verville en fournit le dessin. Il en fut tiré douze de cuivre de deux grandeurs, et six d'argent aussi de deux grandeurs. Sur la face était gravé un magnifique portrait du jeune roi, en buste, avec sa chevelure ondoyante et son nez aquilin, dont l'argent fait resplendir le souvenir, et ressortir la finesse du détail. Au revers figurait une vue de Louisbourg, probablement sur le modèle du plan en relief exécuté et mis au Louvre par de Verville, en 1718 (11).

Une équipe composée de l'entrepreneur Isabeau (b), des sous-ingénieurs de Couagne (c) et Fontenay, et du dessinateur Boucher (d), entreprend la phase initiale des travaux. Pendant quatre ans les efforts seront concentrés sur la Citadelle et son Château. Les fondements des principaux bâtiments publics sont jetés, les alignements des rues sont donnés, et l'on s'affaire autour des batteries environnantes. L'avancement et la perfection des ouvrages souffrent considérablement des absences de l'ingénieur en chef, et des rigueurs du climat. C'est pourquoi, en 1724, de Verville est remplacé par un ingénieur sédentaire, Verrier (e). Plus architecte qu'ingénieur (11), habilement secondé par l'entrepreneur Ganet (f), ce dernier donnera une impulsion nouvelle à la construction. Bien qu'il soit obligé de se conformer aux plans de son prédécesseur, il modifie avantageusement les parties susceptibles de rehausser l'architecture. Les flèches élancées de l'Hôpital et du Château surgissent dans le ciel de Louisbourg, la partie centrale de l'Hôpital, et le pavillon du Gouvernement, au Château, sont exhaussés. L'Hôpital, jugé "la maison la plus vaste, la plus solide et la plus commode de la colonie" (12), est fini en 1730. La même année, la porte de la ville, dite Dauphine, est édifiée. Ses montants en bossage rustique surmontés de panoplies et des armes du roi en pierre blanche, en font la porte la plus élégante de Louisbourg. Successivement sont construits ou achevés, le Magasin des vivres (1727) et ses annexes (1734), la Batterie de l'îlot d'entrée (1730), le logement de l'ingénieur en chef (1734), le phare (1734), la Batterie royale (1736), la Porte de la Reine (1737), et l'enceinte est prolongée du côté du Bastion de la Reine et du Bastion Dauphin. La seconde phase des travaux se termine avec le rétablissement de la lanterne de la tour à feu—incendiée en 1736—selon un système révolutionnaire. Ce fut le dernier ouvrage de Ganet. Rappelé en France, il est remplacé par le Dijonnais Muiron (g) à qui seront confiés les travaux de perfection de l'enceinte, par le demi-bastion Maurepas, et la clôture du Quai. La porte de l'île Royale, dite Maurepas, édifiée en 1741, était la plus prestigieuse des portes de Louisbourg, à l'égal des portes françaises dont le Maréchal avait perpétué l'habitude. Elle n'avait d'autre raison d'être que l'illustration de la magnificence du règne, et de perpétuer la mémoire du grand ministre dont elle portait le nom. La porte Frédéric vint, en 1742, décorer l'accès aux quais et compléter le diadème ornemental de Louisbourg. De nombreux projets, cependant, ne furent pas réalisés, tels que l'église paroissiale, une halle, un nouveau palais à l'instar de celui de Québec, une place du Port avec la statue pédestre de Louis XV, "pour marquer à la postérité que sa Majesté est le fondateur de la colonie et de la ville" (13) . . . La plupart des maisons, distribuées à l'intérieur d'un échiquier rigoureux, étaient de charpente, à un étage, mais les maisons en maçonnerie de maellons et de brique, parfois à deux étages, se firent plus nombreuses au cours des années, sur le modèle des bâtiments du roi et des maisons des officiers supérieurs. Parmi cette catégorie se distinguaient la maison de l'ingénieur Boucher et celle de l'arpenteur

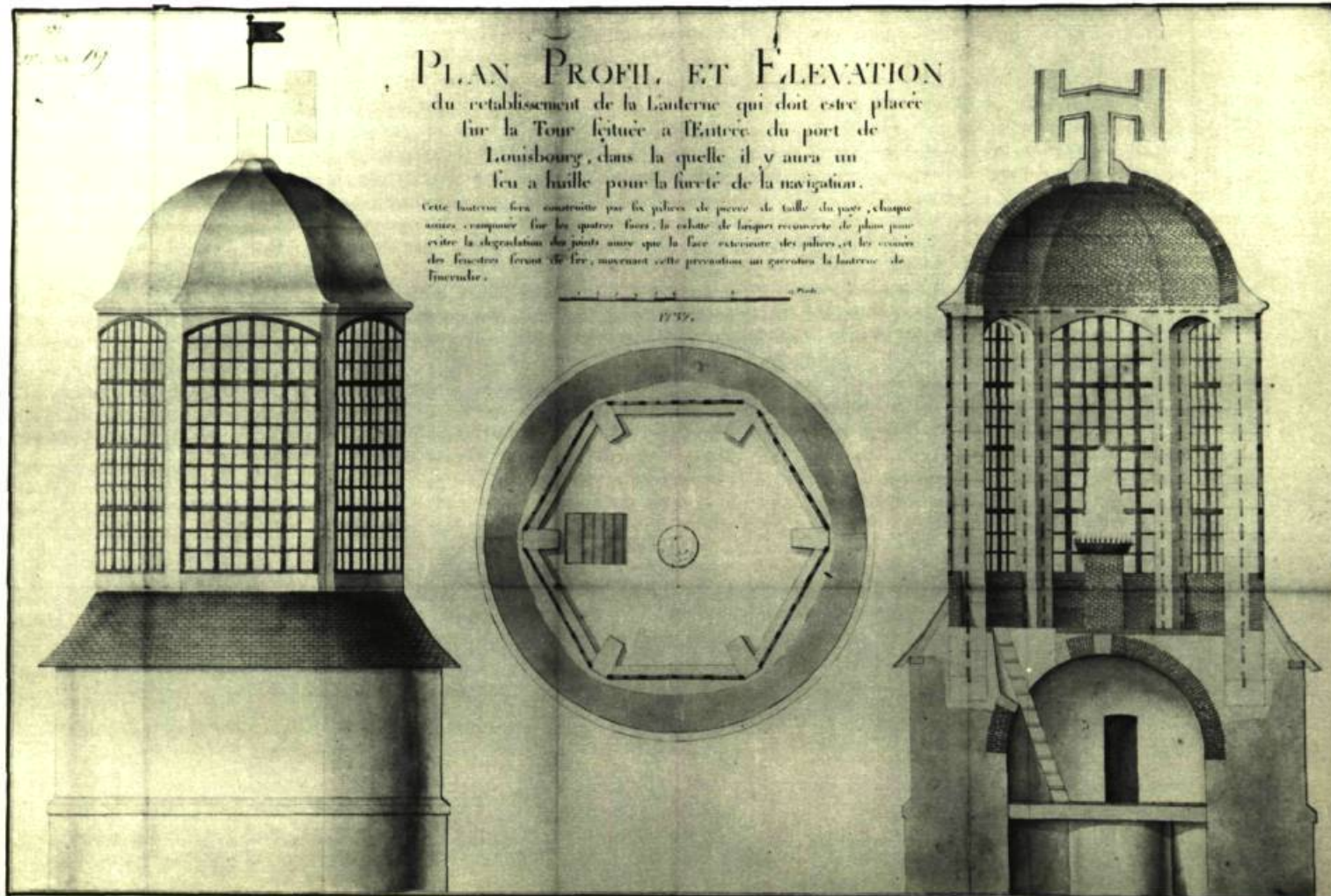
Page ci-contre: plan de la ville de Louisbourg par le Chevalier Verrier, en 1744. Ci-dessus: plan et vue du Bastion du Roy et du Château Saint-Louis de Louisbourg. Projet. Vers 1730.

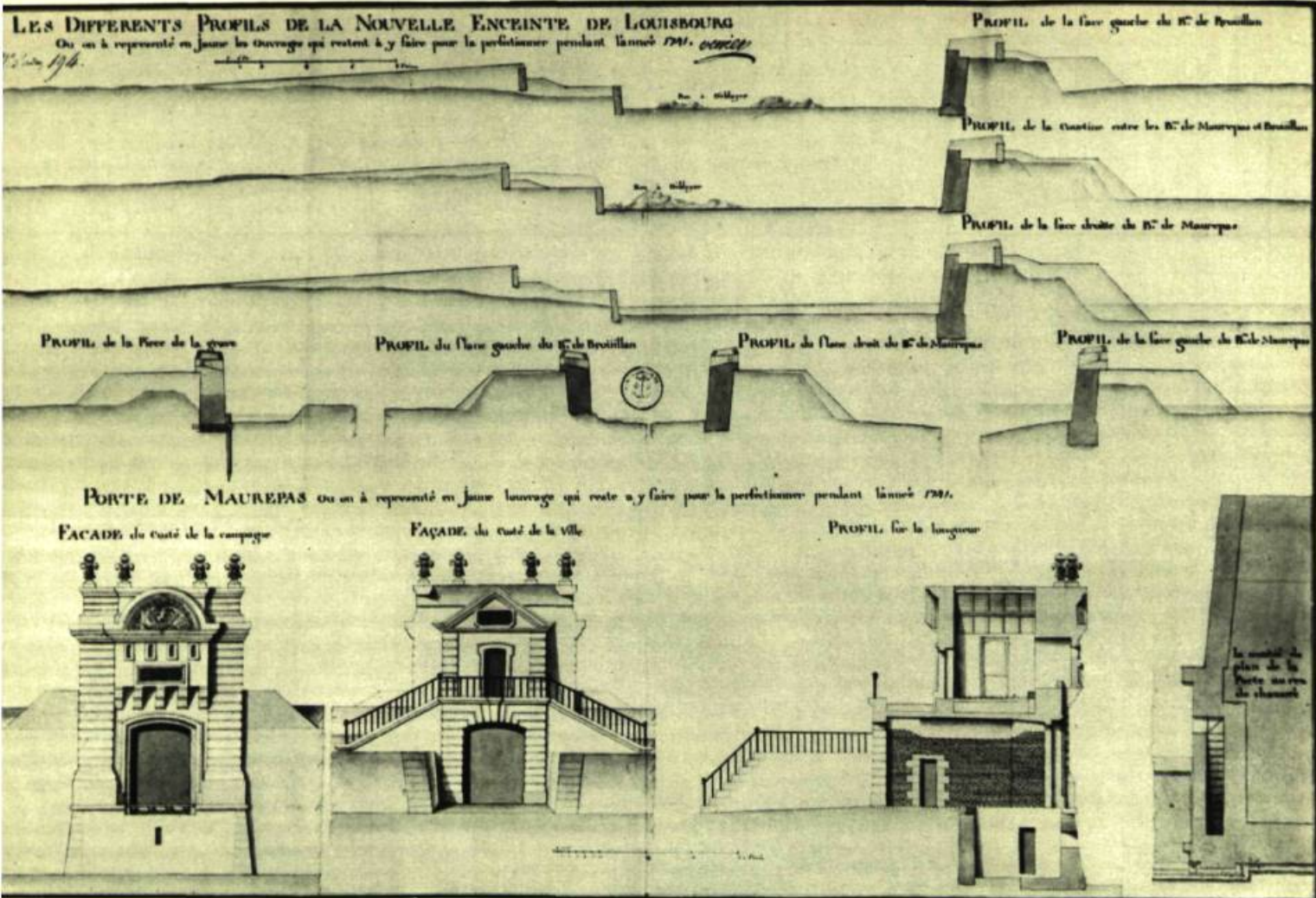
Vallée. Les cabanes des pêcheurs s'étiraient le long des graves et les entrepôts étaient cantonnés en bordure d'un grand étang, dans le quartier neuf. Le siège de 1745, et l'occupation pendant quatre années, ne modifièrent pas sensiblement l'aspect de la ville, non plus que la dernière décennie de l'existence de Louisbourg. Seul un corps de casernes en charpente, construit par les Anglais, et converti en annexe de l'Hôpital par les Français, vint boucher l'horizon du côté de la hauteur du Bastion de la Reine. Le célèbre Franquet (h) remplit d'un dernier éclat l'histoire de cette capitale, qu'il intéresse principalement par sa forte personnalité, et par ses projets. Il trouve les "fortifications bien dirigées suivant le système de Vauban" (14).

Le Château Saint-Louis, dont l'enveloppe est reconstruite, était, avec l'Hôpital Royal, le bâtiment le plus considérable de Louisbourg. Conçu comme défense intérieure de la Citadelle, il dut accumuler les fonctions, à un moment où la ville était dépourvue de commodités. En faisant d'une pierre deux coups, de Verville créait un complexe inédit, dont on ne peut dire qu'il est une redoute, ni un corps de casernes. Le terme de "maison fortifiée" convient peut-être le mieux. La maison du Fort, ou le Château, était distribuée en un double corps de logis soudé par un corps central, et cantonné par deux pavillons saillants. Sa face extérieure était décorée de pilastres et de plinthes en brique, sur deux étages. Il faisait partie d'un ensemble qui comprenait un jardin, dit du Roy, sous les fenêtres du Gouvernement, de bâtiments de ferme où l'on dénombre, en 1744, une calèche, un cheval gris pommelé, des brebis, des pigeons . . . (15), un corps de garde détaché, et une place d'Armes, ou place Royale, dont Franquet voudra faire une annexe immédiate du Château, qui aurait de la sorte perdu son caractère semi-défensif périmé. Un projet de Marolles (16) fait état des mêmes préoccupations, intéressantes pour l'histoire de l'urbanisme.

(Rappelons-nous les discussions autour de la place Louis XV de Paris, à la même époque.) L'accès au Fort se faisait par un pont levis unique articulé sur une porte monumentale, exécutée d'après les dessins de Verville. Quelques gouverneurs menèrent assez bon train de vie dans le pavillon de gauche qui leur servait de logement et de bureau. L'inventaire des effets de du Quesnel, le commandant à la jambe de bois, révèle une cave largement pourvue de vins de Saint-Onge, de rouges et de blancs de Bordeaux, de vins de Florence et de Navarre . . . (17), et lors d'une réception donnée en l'honneur de la naissance du duc de Bourgogne, en 1752, "il y eut deux tables de cinquante couverts servis à quatre services avec autant de somptuosité que de délicatesse. L'on y but en abondance des vins de toutes espèces et des plus délicats à la santé du Roy . . . la symphonie augmentait le plaisir de cette fête" (18). Un tel déploiement de délicate ivresse ne pouvait avoir lieu que dans un cadre approprié. Il suffit d'évoquer le geste de la commandante, en 1758, offrant des ananas aux parlementaires anglais, pour s'assurer que la courtoisie et la galanterie française ne firent pas exception à Louisbourg. Les choses ne se passèrent pas toujours aussi gaiement, car nous savons qu'il pleuvait dans le lit du premier gouverneur, et que dans le prolongement du bâtiment les troupes étaient dévorées par les vermines. Il en fut de même pour toute l'histoire de Louisbourg, pleine de contrastes. Lorsqu'en 1758, "cet immense édifice fut brûlé, les flammes sortaient de toutes parts et montaient jusqu'aux nues". Sur cette vision apocalyptique, se clôt notre histoire, à la fois enivrante et triste. La renommée de Louisbourg est liée aux grandes réalisations françaises, et inséparable de ses sœurs jumelles, Québec et La Nouvelle-Orléans. Elles furent comme le testament de celui qu'on appelait le "père des ingénieurs", Vauban. A ce seul titre, Louisbourg méritait de renaître.

PIERRE MAYRAND





Page ci-contre: détail de la lanterne, en 1737.
Ci-dessus: façades de la porte de Maurepas par Verrier, en 1741.

- (a) **VERVILLE, François de:** Capitaine réformé et brigadier des ingénieurs. Reçu en 1704. A Douay, en 1714. A Majorque, en 1715. Directeur des fortifications de l'île Royale, 1716-1724. Ingénieur en chef à Valenciennes, 1725-1729. Mort en 1729. Sa femme: Madeleine Angélique Trégu de Langon. Ses fils: Guillaume (1707-1751), Louis Diverger (1704-1784). Guillaume, reçu en 1720, a fait deux traversées à l'île Royale. Il a pris une grande part aux ouvrages hydrauliques publiés par Belidor.
- (b) **ISABEAU, Michel Philippe:** né à Avesnes. Entrepreneur des ouvrages de Louisbourg, 1719-1724. Mort en mer, le 23 septembre 1724.
- (c) **COUAGNE, Jean Baptiste de:** né à Montréal, en 1687. Fils de Charles, maître d'hôtel de Frontenac. Arpenteur juré, à Montréal. Travaille aux travaux de Québec. Lieutenant en 1719. Sous-ingénieur à l'île Royale. Il est dit de lui qu'il a appris les fortifications et l'architecture, mais qu'il a le vin mauvais. Epouse Mlle d'Entremont, en 1737. Meurt le 23 janvier 1740. Un fils: Michel (1727-1789).
- (d) **BOUCHER, Pierre:** En 1709, se rend à Rochefort. En 1712, s'embarque pour les Indes orientales en qualité d'enseigne. Sous-ingénieur, puis ingénieur à l'île Royale. Il dessine et écrit parfaitement bien, et n'a pas de défauts. En 1740, sert au port de Croix de Vie. Meurt en 1753, après 35 années de service à l'île Royale. Deux filles, et un garçon. Ses cartons de dessins sont confiés à la garde de Franquet.
- (e) **VERRIER, Étienne:** Fils de Christophe, directeur des sculpteurs à La Rochelle (-1709) et de Marguerite Febrant. Reçu en 1707. Epouse Hélène Papin, en 1709. Ingénieur en chef à l'île Royale, 1724-1745. Ingénieur à l'île d'Oléron, en 1746. Mort à La Rochelle, en 1747, âgé de 64 ans. Il est soupçonné d'avoir gardé des plans. En 1752, on recherche ses papiers. Trois fils: Claude Étienne Césaire (1716?-1775), Thomas (1718-1756), Auguste (1720-1794). Les deux premiers ont servi à Louisbourg, avec leur père.
- (f) **GANET, François:** Entrepreneur des ouvrages de l'île Royale, 1725-1738. Longue affaire avec son associé D'Arrigraud. Meurt à Paris, le 14 octobre 1747, âgé de 71 ans.
- (g) **MUIRON, Bernard:** 1727, architecte demeurant à Dijon, et huissier à la Chancellerie. Entrepreneur des ouvrages de l'île Royale, 1737-1745.
- (h) **FRANQUET, Louis:** né le 10 juin 1697, à Condé, de Jean-Baptiste (-1708) et de Marie Humbertine. Reçu en 1720. Participe à de nombreux sièges. En 1738, il dirige des travaux à St-Amand. Il est ingénieur en chef de St-Omer. En 1750, Inspecteur des fortifications de l'Amérique septentrionale. Plusieurs séjours à Louisbourg. En 1758, il y est fait prisonnier. Mémoire célèbre sur son voyage au Canada (1752). Meurt le 12 avril 1768, à Condé. Célibataire. Une soeur, Marie Humbertine. Deux frères: dont Charles (1696-1775).

- (1) C 11 B, f. 135, Verrier, 1724.
(2) Arsenal, Mss 6432 (2b), Mémoire.
(3) C 11 B, f. 134, St Ovide, 1717.
(4) C 11 B, f. 78, 1719.
(5) B 39, f. 266, Mémoire, Paris, 3 juin 1717.
(6) C 11 B, f. 120, 1719.
(7) C 11 B, f. 134, 1717.
(8) C 11 B, f. 110, 1720.
(9) C 11 B, f. 34, 1720.
(10) BN, P2, Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et des Belles-lettres, T-v, p. 361-2.
(11) Pichon, Lettres.
(12) Idem.
(13) C¹¹B, f. 114, 1731.
(14) C 11 B, f. 306, Franquet, 1750.
(15) G2, 199, Inventaire du Quesnel, 1744.
(16) CTG, 55, cart. 1, art. 14, Mémoire des projets proposés, de Marolles ingénieur, 1760.
(17) G2, 199, Inventaire du Quesnel, 1744.
(18) Guerre, Al, 3393, Relation, 4 juin.